

## Entretien avec Jean-François Peyret

---

Metteur en scène et dramaturge, Jean-François Peyret se sert du théâtre pour réfléchir la question du vivant et de la machine, comme dans *Le Traité des formes* (en collaboration avec Alain Prochiantz), qui eut pour prétexte Ovide (*La Génisse et le pythagoricien*) et Darwin (*Les Variations Darwin*). Il s'intéresse aux apports de la science dans la création théâtrale, et interroge la place de la technique dans la culture contemporaine. En 2008, il crée, en collaboration avec Françoise Balibar et Alain Prochiantz, *Tournant autour de Galilée*, au Théâtre national de Strasbourg et au Théâtre national de l'Odéon.

En 2010, à l'invitation de l'Experimental Media and Performing Arts Center à Troy, aux États-Unis, Jean-François Peyret s'empare de la figure d'Henry David Thoreau, comme d'un spectre qui hanterait notre monde technologique. À partir de *Walden ou la vie dans les bois*, il a proposé des soirées work-shop au Théâtre Paris-Villette en juin 2010, ainsi qu'une installation, *Re: walden*, au Fresnoy-Studio national des arts contemporains. La pièce est jouée au Théâtre national de la Colline en janvier 2014. En 2011, il crée la pièce *Ex vivo / In vitro*, coécrite avec le neurobiologiste Alain Prochiantz au théâtre de la Colline.

<http://theatrefeuilleton2.net/>

**Florence Filippi** : Dans le livret d'*Ex vivo in vitro*, conçu pour les représentations de ce spectacle au théâtre de La Colline<sup>1</sup>, vous utilisez une métaphore médicale pour évoquer votre passion du théâtre : « Je n'aime pas me définir comme un fou de théâtre, mais comme un incurable de théâtre (...) le théâtre est une maladie que j'ai contractée assez tard (...) le théâtre me protège d'une plus grande maladie (...) ». *Le théâtre serait-il à la fois une addiction et une thérapie !? En tant qu'homme de théâtre, seriez-vous à la fois le malade et le médecin ?*

**Jean-François Peyret** : je me souviens du contexte de cette question. Je pense que cette réponse était essentiellement préventive (pour rester dans le vocabulaire de la médecine). Au fond, je ne voulais pas définir mon engagement dans le théâtre de manière trop idéaliste sur le mode de la vocation, comme si je ne rêvais que de cela depuis l'enfance. Il est vrai que ça ne m'est pas arrivé consciemment ou volontairement. C'est pour cela que j'ai eu recours à la métaphore de la maladie puisqu'au fond, l'envie de faire du théâtre (et non pas mon intérêt pour le théâtre), est de cet ordre là. C'est ça qui est de l'ordre de l'addiction : une fois que l'on a commencé, on continue, sauf si de l'extérieur des forces viennent vous convaincre d'arrêter... C'est effectivement une chose à laquelle je ne m'attendais pas tout à fait. Quand on attrape une maladie, on se réveille un beau jour en se disant : c'est « destinal ». C'est

---

<sup>1</sup> Lien consulté le 10/10/2015 : [http://www.colline.fr/sites/default/files/documents/dpeda\\_exvv\\_0.pdf](http://www.colline.fr/sites/default/files/documents/dpeda_exvv_0.pdf)

important pour l'existence, ça la met peut-être en jeu. Et au fond la veille on n'y pensait pas tellement. C'est vrai que c'est à l'occasion d'une rencontre, et d'une amitié que tout a commencé. Jean Jourdeuil, à l'époque, m'a obligé à passer de l'autre côté. Et une fois que c'était fait, et même quand on a cessé de travailler ensemble, le théâtre était là. Donc j'ai continué. Voilà pour ce qui concerne cette idée d'« attraper la maladie » : et pour ce qui est de me guérir, la question était plutôt de l'ordre d'une « formation de compromis ». C'est-à-dire que, sans doute, si mon cerveau me l'avait permis, j'aurais préféré être écrivain. Enfin, j'ai contracté, très petit, un rapport à la littérature. Au fond, c'était assez compliqué, et j'ai compris, même si j'ai mis du temps à l'admettre, que je ne serai jamais Proust. C'est toujours embêtant d'avoir un surmoi littéraire altéré, et la pratique théâtrale m'a permis de rendre ma maladie littéraire viable ! Dans cette histoire, la maladie n'était qu'une espèce d'image. Mais, il faut bien être malade de quelque chose, sinon on serait déjà mort.

FF: *Vous vouliez contourner le cliché vocationnel. Pourtant, votre propos rejoint les déclarations récurrentes que l'on peut lire dans les mémoires d'acteurs sur la « révélation » d'une vocation scénique.*

JFP : Je préfère dire que j'ai attrapé une maladie, plutôt que de dire que j'ai été pris d'une vision derrière un pilier, me mettant soudain à croire à quelque chose.

FF : *Comme le suggère votre métaphore, le théâtre serait-il de l'ordre du symptôme révélateur ?*

JFP : Oui, mais c'est plus lent qu'une révélation. C'est sans doute quelque chose qui couvait, qui était incubé. Et finalement, l'amitié a révélé la chose. De plus, j'appartiens à une génération qui ne s'intéresse pas trop à soi-même. Je suis brechtien, en ce sens que je préfère vivre à la troisième personne. Passons donc aux questions objectives.

FF : *En définitive, que vous apporte la pensée scientifique, ou médicale, dans l'élaboration du spectacle ?*

JFP : Votre question me met en difficulté, car je ne sais pas trop ce qu'est la science ou la pensée scientifique. On va peut-être y revenir, mais c'est vrai que la question de la médecine n'est pas tout à fait au-devant de la scène. Même si, en effet, cette façon dont le théâtre, mon théâtre, a versé dans la science, est le fait d'un médecin et d'une rencontre avec un médecin. Pourtant, ce n'est pas véritablement autour de la question de la médecine que cette rencontre s'est faite avec Jean-Didier Vincent qui est neurobiologiste. À la différence d'Alain Prochiantz, qui est chercheur uniquement, Jean-Didier Vincent est aussi un médecin, un praticien hospitalier, professeur en médecine, membre de l'académie de médecine, etc. C'est sans doute à cause de lui, ou à cause de cette rencontre, qu'effectivement, quelque chose s'est joué. Finalement, ce n'est pas tant la question de la pensée scientifique ni même celle de la science qui s'est posée initialement : les choses sont parties d'un terrain plus concret, à savoir la question du vivant, et des passions, parce que c'est autour de ça que j'essayais d'élaborer un spectacle. C'était en 1995, à Bobigny, où j'ai conçu la série des « Traités des Passions ». J'avais choisi ce titre, en soulevant la question de l'expression des émotions au théâtre, avec une thématique un peu utopique, et un peu académique aussi. Mais c'était au moment où Ariel Goldenberg, à Bobigny, me proposait de revenir en résidence. Il fallait que je suggère un projet, et je lui ai donc proposé le « Traité des passions ». L'avantage de ce projet résidait dans son caractère durable. On pouvait développer plusieurs propositions, et rester un moment au même endroit pour créer plusieurs spectacles. J'ai lu, à ce moment-là, « La Biologie Des

Passions », et c'est plutôt la question de la biologie qui m'intéressait, plus que celle de la médecine, ou de toute pathologie.

C'est donc une question difficile ; je ne peux pas nier le fait d'être entré dans des thématiques liées à la question du vivant, d'autant que le théâtre est qualifié comme tel, de spectacle vivant. Je n'ai jamais très bien su ce que ça voulait dire, vu que cela dégage aussi un ennui mortel. Mais l'ennui mortel est peut-être aussi une définition possible du vivant. Il me semble, plus généralement, que la question de l'expression des émotions chez le comédien renvoie à la question du rapport entre l'artifice, le mécanique, le vivant et l'artificiel. Il est vrai que cela m'intéressait en tant que praticien. C'est un peu comme ça que se sont accrochées les choses ; d'abord, la rencontre avec un nouvel ami, qui m'a parlé en tant que biologiste plus qu'en tant que médecin, même s'il faisait aussi beaucoup de cours sur l'histoire de la médecine. Malgré tout, il me semble que cette question de la médecine reste un « point aveugle » de mon travail. Peut-être que je n'ai pas voulu le voir. Qu'est-ce que ça veut dire « médecine » ? ça veut dire malade, et éventuellement thérapie : j'ai dû passer un peu à côté de cette dimension là.

FF : *Plus concrètement, comment ces biologistes interviennent-ils dans l'élaboration du spectacle ?*

JFP : les biologistes sont associés au spectacle en effet, mais pas simplement les biologistes, puisque, pour être précis, c'est plutôt sur deux pratiques (ou deux praticiens) que je me suis appuyé. J'ai travaillé avec Jean-Didier Vincent, mais le travail n'était pas du tout le même qu'avec Alain Prochiantz avec qui j'ai signé beaucoup de spectacles. Pour moi, le théâtre est une sorte de conversation continuée par d'autres moyens. Qu'est-ce qui peut faire théâtre ? En général, c'est à partir d'une conversation que je peux dire s'il y a matière à faire du théâtre. La question des « passions » présentait un véritable intérêt par exemple. J'ai commencé à farfouiller dans le *Traité des Passions* de Descartes, dans Charles Lebrun, etc. Je fais un théâtre documenté, qui a quand même un aspect universitaire. Quand je tombe sur quelque chose, j'essaie de me renseigner, de m'informer un peu. Et c'est bien pour ça que j'ai écrit à Jean-Didier Vincent, ayant lu « Biologie des Passions » j'avais envie d'en parler avec lui. Il y a des choses fatales comme ça, comme un coup de sonnette au début d'un roman, et puis après, tout s'enchaîne. J'ai écrit chez Odile Jacob, et la secrétaire de Jean-Didier m'a téléphoné le surlendemain et m'a invité à venir à Gif-sur-Yvette où il dirigeait l'institut de neurobiologie du CNRS et tout s'est enchaîné. Les choses commencent comme cela, par une curiosité de type intellectuel, et pas simplement livresque. Je lis des livres, maintenant je regarde des sites, mais j'aime aussi rencontrer le scientifique, ou pour faire vite, le médecin, pour essayer de voir comment il pense, ou comment il rêve. Parce qu'au fond, ça ne m'intéresse pas le contenu des sciences, je n'y comprends toujours rien, ou j'oublie aussitôt. Mais, en revanche, le cerveau des scientifiques, qui sont peut-être de gros malades, m'intéresse. La façon dont ils imaginent, la façon dont ils prennent des risques, dont ils parlent d'un livre qu'ils ont lu, ou de la poésie par exemple... tout cela m'intéresse. C'est aussi comme cela que l'on a fait « La Génisse et le pythagoricien » avec Prochiantz, parce que ça m'intriguait de voir comment il lirait, ou relirait, les « Métamorphoses » d'Ovide. Nous les avons donc relues ensemble. Et c'est vrai que je n'avais pas du tout l'impression qu'on lisait le même livre. Le spectacle s'est élaboré comme ça. Le premier stade, la première étape, c'est donc la conversation. Puis j'écoute, ou je renvoie des balles. C'est à partir de là que des figures commencent à se dessiner. Ensuite, on ne travaille pas à partir d'un texte pré-écrit, ce n'est pas de l'écriture à quatre mains. C'est plutôt de la sédimentation de conversations et de lectures. Au départ, il y a la partition « Zéro », puis on se met à accumuler beaucoup de choses hétéroclites que j'essaie de classer un petit peu et que je donne aux comédiens le premier jour des répétitions. Et c'est à partir de là que le texte s'écrit sur le plateau. Je ne dis

pas « On va essayer de faire une pièce sur Darwin, sur Ovide ou sur Alan Turing et puis on la jouera. » C'est plutôt tous ces éléments hétérogènes de conversations, de lectures, de documentation qui se « sédimentent ». En définitive, la conversation que je peux avoir avec Prochiantz se poursuit avec les comédiens. Je me souviens de moments difficiles et néanmoins passionnants sur le dernier spectacle, *Ex Vivo / In Vitro*, entre Prochiantz et Bonnafé, qui essayait de comprendre ce que sont les IPS (les cellules qui se modifient), et il fallait réécrire le texte tout le temps. Effectivement, la conversation première se continuait jusqu'à impliquer progressivement tous les protagonistes du spectacle. Au bout du compte, c'est un travail de compagnie, vraiment.

Je déplacerais un peu votre question en disant « Pourquoi la science ou les sciences ? » Au fond, c'était peut-être latent depuis longtemps. C'est un peu comme au commencement, pourquoi faire du théâtre tout d'un coup ? Pourquoi s'engager dans cette relation ? Dans cette conversation avec des scientifiques. Ce n'est pas vraiment un dialogue art/science même si on est maintenant étiquetés comme ça Prochiantz et moi. Maintenant, à chaque fois qu'il y a quelque part un colloque art/science, nous sommes convoqués, alors que ça me paraît très exagéré de pouvoir prétendre répondre à cette question. On n'a que des réponses concrètes : les spectacles. Il faudrait relire sur la question la leçon inaugurale d'Alain Prochiantz au Collège de France, où il est beaucoup question de biologie, mais qui termine quand même par une évocation du théâtre, et une citation de Beckett. Il y explique pourquoi il s'intéresse au théâtre. Prochiantz vient à toutes les répétitions, même s'il ne dit rien. Il n'interviendra jamais à ma place. Parfois, il glissera quelque chose pendant les pauses, ou aux repas. Quand on faisait, justement, « La Génisse et le Pythagoricien », on répétait au TNS, et ce n'était pas tout près pour Alain, mais il prenait un avion en fin de journée pour venir à la répétition du soir. Quelquefois, il ne disait rien du tout, puis il m'envoyait 17 pages dans la nuit et reprenait le premier avion pour retourner au labo. C'est comme ça que nous travaillons.

Il y a donc eu cet élément déclencheur, le « Traité des Passions » et cette rencontre avec Jean-Didier, qui aurait pu être complètement anecdotique. Il est vrai que la fréquentation des scientifiques m'a davantage intrigué, stimulé, que celle de mes pairs que je ne fréquente peu et des spécialistes des sciences. J'ai donc eu un mouvement vers les scientifiques, d'abord parce que je pense faire un théâtre de l'ère scientifique. Sans prétendre me comparer à Brecht, il me semble que les sciences vont être fatales à l'humanité. C'est le destin tragique de notre espèce. C'est vertigineux de penser à ce que ces gens-là nous préparent pendant que les philosophes essaient de transformer le monde après l'avoir pensé. Certains l'ont même transformé pour le pire en définitive. La concurrence d'ailleurs est peut-être tout à fait égale parce qu'ils vont nous gâcher aussi la vie, les scientifiques. Il y a eu une curiosité pour ces questions là où je voyais quand même se figurer le tragique contemporain. Entre Hiroshima, la révolution atomique, et la découverte de l'ADN, sans compter toutes les manipulations biologiques et maintenant la révolution numérique : tout cela est digne d'intérêt pour quelqu'un qui veut exprimer quelque chose. Que ce soit du théâtre ou autre chose, même si le théâtre n'est sans doute pas à la hauteur de tout ça. Effectivement je parlais de Brecht, et de cette question de la science et de la technique, parce que l'on n'a pas parlé de la technique. C'est intéressant parce que la médecine justement, articule les deux : c'est à la fois une science et en même temps une pratique et une technique.

Même quand, avec Jourdeuil, on faisait le *De Rerum Natura* de Lucrèce, il y avait quelque chose déjà de cet intérêt pour le discours ou de la pensée scientifique contre toute superstition, contre toute croyance. Parce que je me défie un peu des croyances. Il est vrai que mon travail de « faiseur de théâtre » a été marqué par une « Exposition à la science ».

FF: *Vous dites d'ailleurs que « Le théâtre s'expose à la science comme on s'expose au soleil. »*

JF : Oui. Et l'on peut se brûler aussi. J'ai dit ça la première fois, je me souviens, à Sao Paulo parce qu'il y avait une espèce de grand colloque international. On m'avait demandé de faire la conférence inaugurale sur art et science. Il y a un très beau texte de Levy-Strauss qui dit qu'il ne faut pas tenter de réconcilier les deux choses. Il faut sans doute que les scientifiques s'ouvrent aussi à des démarches, je ne dis pas « pensées » mais, artistiques et disons des humanités comme disent les anglo-saxons. On peut tomber sur des scientifiques qui sont assez ouverts, comme les gens à qui je parle. Mais à côté de cela, il y a une culture de l'altérité. Et je ne veux pas d'ailleurs que le théâtre fasse semblant de comprendre ce que c'est que le prion ou les *Cell Penetrating Peptides* chez Prochiantz. Au contraire, je tente de faire un théâtre documenté et je n'essaie pas de mettre la science de mon côté en faisant le malin. C'est pour ça que je dis « il faut s'exposer ». On s'expose à quelque chose qui est différent de soi aussi. D'ailleurs, Prochiantz dit souvent que pour lui, venir au théâtre, réfléchir, relire Darwin avec moi ou Ovide, est pour lui une autre façon de faire de la science, qui est aujourd'hui tout à fait, ou presque, perdue. Dans la mesure où la vie des scientifiques est aujourd'hui réduite à cela : « publish or perish », c'est-à-dire à publier des articles et d'en faire le plus possible, ils n'ont plus le temps de la réflexion au fond, ni le temps de la lecture, ni le temps de l'écriture. C'est pour ça que la leçon de Prochiantz est intéressante, parce qu'il réhabilite la question de l'écriture de la science en langue naturelle, et pas uniquement en anglais. Pour lui, notre travail est plutôt une juxtaposition de deux monologues. Moi, je m'expose à la science pour faire cette espèce de théâtre improbable. La science que fait Prochiantz, n'est pas sur le même registre, ou au même niveau, parce que tout cela est forcément globalisé, dans la mesure où il est l'un des meilleurs biologistes du monde. Ce que je fais dans mon coin n'intéresse pas grand monde. Il ne faut pas oublier que la science a accès à l'universel, ou du moins au globalisé.

Il ne s'agit donc pas d'introduire ce malentendu que mon théâtre vulgariserait ou populariserait la science. Il y a un malentendu tout le temps, même vis-à-vis des medias et des tutelles qui me disent « vous vous intéressez à la science mais on n'est pas sûrs que vous la serviez vraiment ». Les scientifiques, quand ils essaient de se promener vers chez nous, tentent aussi d'en rajouter dans leur volonté d'hégémonie. Parce que, d'une certaine façon, ils ont gagné. Et j'aime cela chez les scientifiques que je rencontre, car ceux que je choisis, sont ceux qui ne sont pas du tout dans ces logiques-là, et qui ont une certaine humilité aussi devant James Joyce ou d'autres. Sinon on est vite compris comme s'étant mis au service de la science. Il faut faire attention dans la société actuelle, parce que tout conspire à cela. Et en plus il y a de l'argent public pour ça. En définitive, ce travail avec un ou plusieurs scientifiques ne relève pas d'une volonté de servir quoi que ce soit. Je ne sers pas la science ; elle me sert. Souvent, les choses sont encore plus confuses après qu'avant.

**Julie de Faramond :** *Tes spectacles questionnent la science en tant qu'elle est démiurgique : la fabrication du vivant (Ex Vivo / In Vitro), mais pas vraiment la pratique médicale : prolonger la vie pose-t-il moins de question que créer la vie ?*

**Jean-François Peyret :** La question de la médecine n'est pas au cœur de ma réflexion, mais dans *Ex Vivo / In Vitro*, qui traite de la procréation médicalement assistée, se pose la question des rapports entre le vivant et la médecine, surtout que ce spectacle doit se prolonger dans ce qu'on appelle pour le moment « un troisième Faust » « Faust Trois@mourir ne pas mourir.com ». Le vivant auquel je me suis beaucoup intéressé, pose la question de la vie, or l'apparition de la vie, la procréation, peut avoir lieu, non plus seulement de manière naturelle,

mais médiée par la technique. C'est de ce phénomène que je voulais traiter, de même que le prochain spectacle traitera de ce rêve, prolonger la vie indéfiniment, ce qu'on appelle « l'anti-aging project », c'est donc par ces projets que j'approche un peu la thématique de votre publication, en tant qu'ils articulent des réflexions sur la science à la technique médicale.

JDF : *Mais si je comprends bien, tu te passionnes pour la connaissance du vivant, de l'évolution, de la possibilité de faire advenir une intelligence artificielle égalant ou dépassant l'intelligence humaine, mais là encore, il ne s'agit pas de l'aspect curatif de la science, pas d'une médecine qui guérit.*

JFP : D'autant que je ne me suis pas intéressé directement à la médecine, je l'ai rencontrée sur la question de la procréation médicalement assistée, l'intrusion très curieuse d'ailleurs, de la technique dans ce vivant-là. C'est arrivé par un détour, cela a dérivé d'un intérêt pour la pièce de Brecht, *La Vie de Galilée*. Pas exactement un intérêt de ma part, du reste, mais il se trouve que, m'intéressant aux rapports entre théâtre et science et étant une sorte de post-post-brechtien, on me demandait souvent pourquoi je ne montais pas *La Vie de Galilée*. Avec Prochiantz, nous avons fini par nous demander les raisons pour lesquelles nous ne montions pas cette pièce qui m'intéresse à différents points de vue, notamment à travers le personnage de Virginia. Cela a donné *Tournant autour de Galilée* où elle est une figure centrale. Car c'est un personnage que Brecht présente d'une manière qui me déplait foncièrement et, par ailleurs, c'est un personnage qui pose la question de l'antagonisme entre science et religion. Or il semble bien qu'aujourd'hui, le vrai conflit entre la science et la religion se révèle dans la question de la procréation. Or, cela rencontre la question médicale, c'est pourquoi on a discuté avec le Docteur Friedman, cela concerne donc des médecins et des gens qui ne sont pas des malades. Tu parlais de l'aspect curatif de la médecine, mais au fond, on peut se demander si la stérilité est une maladie et que c'est à ce titre, qu'elle doit être soignée. Cela renvoie à d'autres phénomènes comme la médicalisation grandissante de la grossesse, qui est de plus en plus surveillée. Et est-ce une maladie que de ne pas naître ? On se trouve ici dans une métaphysique très trouble : qui n'est pas né ? « Pas n'être tout à fait » ou « Pas tout à fait naître » comme dirait Beckett, est-ce une maladie ? Et, à l'autre bout, vivre plus longtemps, est-ce guérir de quelque chose, contrer la finitude humaine, est-ce une thérapeutique ? Il y a Miroslav Radman, spécialiste de l'immortalité, qui pense comme Descartes qu'il va vivre 500 ans. Cela pourrait faire l'objet d'un traitement – théâtral – et un peu tragique assez intéressant. Et il a la question de l'eugénisme ordinaire : qu'est-ce qu'empêcher la naissance d'un malade ? Pour certains, c'est attentatoire à la volonté divine, mais à part ça ? Je ne me suis pas exactement frotté à ça, car ce qui m'intéressait, c'est le conflit entre le discours théologique qui pose une loi naturelle qui serait immuable et la réalité. Comme si la famille était une formation spontanée et naturelle, comme ce n'était pas une institution humaine, comme si ça n'avait pas une histoire... Déjà le cas de Jésus est quand même trouble : né d'une vierge ! Mais qui est le père ? Et au fond, on ne sait pas bien ce que c'est qu'un père. Avant on savait ce qu'était une mère, mais aujourd'hui, la question se pose... Il serait intéressant de traiter de cela au théâtre, c'est un foyer de questions qu'il faudrait s'emparer, mais je ne l'ai pas fait.

JDF : *Je me souviens d'un spectacle où tu évoquais une pratique médicale : une pratique très contestable puisqu'il s'agissait de la tentative de soigner Turing de son homosexualité, alors considéré comme une maladie par les psychiatres. Ce n'était pas le sujet du spectacle ; mais en l'occurrence, c'était un aspect normatif et oppressif de la médecine qui surgissait à ce moment-là.*

JFP : Je n'avais jamais envisagé cet aspect de Turing : je ne sais pas s'il était malade, mais en tout cas, ils l'ont rendu malade. Dès qu'on s'intéresse à Turing, on tombe sur son homosexualité et la manière dont l'institution juridique et médicale l'en a puni. En un sens, il a eu le choix : on lui a proposé soit la castration chimique, soit la prison... Est-ce vraiment un choix ? Mais, il se trouve qu'il travaillait sur les hormones, c'est un biologiste, il a établi une théorie morphogénétique. Il était puni par la société et par là même, il devenait un objet de ses propres études. La médecine, la pratique scientifique et la loi se conjuguent ici dans un drame à l'issue duquel il se suicide. C'est d'autant plus étrange que c'est aussi à cette occasion qu'il entame une cure analytique, qu'il retrouve un autre rapport à la langue naturelle, lui qui avait construit une langue sur un modèle mathématique, il s'aperçoit que son cerveau pense en langue naturelle, et c'est à ce moment-là qu'il se met à écrire, des carnets sur sa psychanalyse et aussi des nouvelles dans le genre de celles de E. M. Forster.

JDF : *Il me semble que ce qui t'intéresse c'est la science et la technique en tant qu'elles transforment le rapport de l'homme à son environnement (Thoreau). Tu questionnes l'humain via son altérité : la machine, l'animal (la truie de Tournant autour de Galilée), la « nature » si tant est qu'on puisse encore la définir comme opposée au monde créé par l'homme. La médecine est-elle trop humano-centrée pour tenir une place conséquente dans tes spectacles ?*

JFP : Je ne sais pas vraiment si je peux répondre à cette question.... Au fond, ce dont tu parles, c'est de la question des individus, tu dis que mon théâtre ne s'intéresse pas aux singularités... On tomberait dans un théâtre qui devrait passer par le personnage du patient. Tu veux que je monte *Knock* ? (Rires) Mais par ailleurs, il y a dans la médecine une dérive technicienne qui occulte le patient, l'acharnement thérapeutique, etc. Il est certain qu'il y a des thématiques fortes qui agitent la société, mais comment les traiter ?

**Mars 2013**